QUELLES PROMESSES PORTE ENCORE LA CARTOGRAPHIE PRÉ-CASSINIENNE ?

par Stany Cambot

Architecte DPLG pour Échelle inconnue
18 rue Ste Croix des Pelletiers 76000 Rouen
stany@echelleinconnue.net

Une guerre silencieusement a lieu, guerre urbaine, guerre des représentations de l'espace avant tout. Guerre qui atteint son paroxysme dans le mariage du bulldozer et de l'uniforme. C'est une guerre sourde qui voit la victoire d'Haussmann, des octrois de Ledoux, de l'urbanisme périphérique, de la vidéo-surveillance, du banc anti-SDF ou de l'urbanisme d'empêchement préventif à destination des populations Roms ou mobiles. Une ville contre l'étranger, le pauvre, contre la connaissance aussi. Depuis 1998, nous, Échelle inconnue, groupe réunissant architectes, artiste, géographe, journaliste, sociologue et créateurs informatiques, tentons d'y prendre part en faisant émerger la carte de ce qui manque à notre compréhension du réel. Traçant les pourtours d'une ville complexe et polyphonique plutôt qu'unidimensionnelle et consensuelle et ce, à partir de ses marges ou espaces de crise et avec ceux qui les habitent. C'est dans ce cadre que nous tentons d'élaborer les cartes manquantes détachées le plus souvent des impératifs géométriques et comptables dans lesquels la cartographie cassinienne semble avoir emprisonné l'exercice.

Notre travail se voudrait un grincement. Nous avançons, dents serrées, croyant qu'il existe une autre ville que celle des architectes, des urbanistes, des politiques. Une ville ou des villes invisibles, probables, en attente, là. Notre travail se manifeste rarement dans le cadre d'expositions, plus souvent dans l'espace public, pour en interroger la capacité à demeurer l'espace du dire ou l'espace des possibles, alors qu'un arsenal de lois sécuritaires tend à l'éradiquer. C'est pour ces raisons que nous avons abandonné nos costumes d'architectes, d'acteurs, de créateurs, de sociologues, de journalistes ou de géographes. Pour ces raisons que nous avons déserté agences et cabinets d'architectes, et nos fonctions de fournisseurs de nouveaux modèles de villes. Pour cette raison encore, nous avons engagé un travail participatif pour repenser et reconsidérer ensemble nos espaces de vie, convaincus que la parole ne se délègue pas, mais se prend, se travaille, et se transmet.

Quelle ville aujourd'hui réinventer, capable de résister à la haine disséminée sous forme d'idéologie ? C'est un travail sans cesse recommencé qui constitue notre réponse. Un travail qui peut se lire à travers des axes dessinant, a posteriori, une stratégie empirique de combat contre la ville du cadastre : interrogation des concepts des faiseurs de villes (architectes, politiques, urbanistes) en travaillant avec ceux qui sont exclus de leurs plans ; questionnement des relations entre ville et lutte politique ; exploration des urbanités, par nature opposées à l'urbanisme : villes mobiles, nouveaux nomadismes ; tentative de ressaisissement des nouvelles dimensions technologiques de la ville contemporaine.

Notre travail s'est d'abord développé seul, comme une rumination partagée, avant de trouver ses frères dans les pratiques de certains artistes ou architectes, au croisement de la question du politique, de l'urbain et de l'esthétique, utilisant eux aussi, pour la plupart, la perturbation de l'espace public, sa perversion devrait-on dire (pervertere, mettre sens dessus dessous) comme principal moyen d'expression et enjeu de recherche. Des artistes ou architectes, seuls ou en groupes (dont il conviendrait, pour mieux entendre le projet social, d'interroger le fonctionnement) émergent dans différents pays depuis une quinzaine d'années.

1 Le travail

Nous nous opposons, par-dessus tout, à la lutte courtoise des points de vue et « manières de faire » que l'on rencontre à tour de publications, revues, expositions et cocktails. Nous travaillons contre ! Contre les faiseurs de villes, architectes, urbanistes, sociologues, politiques, flics. Cela commence comme un lent travail de sape des fondamentaux des faiseurs et des contrôleurs de ville. Tout est à ré-envisager !

Même s'il reste évident que l'urgence d'une politique respirable risque de bloquer la machine qu'est devenue la société dans son entier, il n'en demeure pas moins qu'il convient aussi, en lame de fond,

d'élaborer des possibles. Pas la ville à venir, mais la ville déjà là, tue ce que l'on risquerait de manquer le moment venu en se ré-engouffrant dans l'exercice cynique du « projet pour quelques-uns ». Il y a donc un rôle à tenir maintenant, susceptible de nourrir une réflexion partagée sur la ville.

Notre travail se pense comme une campagne. Notre cheminement ne peut être, par conséquent, que celui d'un front contemporain. Nous bougeons et réagissons après chaque tentative d'offensive, tentons de contourner, prendre de revers ou au contraire de poursuivre un travail de fond invisible (ou a-spectaculaire). C'est pourquoi il ne peut se résumer à une ligne programmatique claire. Il n'est pas la réalisation d'un plan global. Il fait histoire pour « nous » et pour tous les « nous » temporaires ou constants qu'il tente de créer. Les travaux s'opèrent par glissement, la conclusion inaboutie du premier donnant naissance au suivant.

Tout le monde se pose aujourd'hui la question de la radicalité alors que la radicalité c'est sans doute, « going deeper and deeper ». Nous avons, dans un premier temps de, 1998 à 2003, tenté de frapper d'intranquillité les mots des faiseurs de villes, d'interroger les mots, concepts et représentations qui font centre, depuis la marge, la périphérie, les espaces de doute et de crise.

2 À la recherche du boson de Higgs de l'architecture

Dans les années 1970, les physiciens constataient que deux des quatre forces fondamentales, la force faible et la force électromagnétique, étaient de même nature. Cette avancée majeure pour la physique des particules a permis l'unification des deux forces dans la même théorie, qui constitue la base du modèle standard. L'électricité, le magnétisme, la lumière ainsi que certains types de radioactivité sont toutes des manifestations d'une seule et même force appelée force électrofaible. Cependant, pour que cette unification soit vérifiée mathématiquement, il faut partir du principe que les particules porteuses de force n'ont pas de masse. Or, nous savons que cela n'est pas le cas ; les physiciens Peter Higgs, Robert Brout et François Englert ont proposé une théorie : juste après le Big Bang, aucune particule n'avait de masse. Lorsque l'univers a refroidi et que la température est tombée en-dessous d'un seuil critique, un champ de force invisible appelé « champ de Higgs » s'est formé en même temps que le boson de Higgs, particule qui lui est associée. C'est l'interaction avec ce champ traversant le cosmos qui permet aux particules d'acquérir une masse par l'intermédiaire du boson de Higgs. Plus les particules interagissent avec le champ de Higgs, plus elles deviennent lourdes. Au contraire, les particules qui n'interagissent pas avec ce champ ne possèdent aucune masse. Manquait l'expérience pour confirmer la théorie : l'observation du boson de Higgs pour mieux comprendre pourquoi les particules ont la masse qui leur est propre. Les physiciens entament la recherche de cette aiguille dans la botte de foin de la gamme de masses dans laquelle il est censé se trouver. C'est cette gamme qu'a explorée le grand collisionneur de hadrons, qui a permis de déterminer l'existence du boson de Higgs et d'expliquer l'origine de la masse des particules.

Mais l'architecture et les sciences de l'espace et du territoire n'ont pas connu leur révolution quantique. Rien ne semble les pousser à ré-envisager leurs bases et fondements. Ni leurs échecs, ni leur constitution en machine à exclure et contrôler ne semblent suffire à créer le tressaillement nécessaire à leur sortie du positivisme et par là, de l'éternel XIXe siècle dans lequel elles prospèrent. Quelque chose de l'ordre de la stratégie de méconnaissance semble à l'œuvre. Seule la ritournelle, pompeusement qualifiée de conceptuelle, semble changer selon un cycle plaçant ce « renouvellement de concept » à équidistance du publicitaire (contraint à en pondre un par jour) et du philosophe pouvant passer une vie, une œuvre, à en énoncer un, avant qu'une antithèse le rende caduc. Ainsi, dans les arts et pratiques de l'espace, ces « concepts », tous les cinq ans renouvelés (je donne ici une moyenne) deviennent des maîtres mots, des modes, garantissant l'immobilisme ou le développement de nouveaux marchés, en tout cas l'assurance de la reconduite du même.

La ville semble désormais entendue comme la nature même de la société dont le spécialiste doit se rendre maître et possesseur. Les vocables érigés en « concepts » (territoire, développement durable, ville créative...) sont censés garantir la justesse, voire la scientificité de son action, et comme « faire et défaire » c'est toujours travailler... Mais la tentative de penser la ville, que les années 1990 semblent avoir abandonnée, n'est pas parvenue à créer son langage propre. La plupart de ses termes descendent le plus souvent des sphères de l'économie, de la finance, du politique, du marketing ou du *management* pour atterrir enfin dans le jardin du petit marché de la fabrique des murs. Départis de leurs sens, de leur origine souvent, ces termes ne sont plus que l'outillage langagier de la mainmise et du contrôle du territoire. Ils sont bien davantage le ciment qui scelle les différentes sphères ou spécialisations des pouvoirs (économique, policier, urbain et publicitaire), leur lan-

gage commun, que le signe d'une pensée de la ville. Il manque donc encore à l'architecture ou à l'aventure de l'espace habité cette quête, équivalente à celle du boson de Higgs.

Dès 1995 il était facile, évident, pour les étudiants architectes dont certains d'entre nous étions, de comprendre que nos formations (architecte ou urbaniste) nous conduisaient droit au négoce avec les bétonneurs. Que la ville et les espaces de vie s'étendaient là, devant nous, comme d'immenses marchés à conquérir ou du moins dans lesquels il faudrait se tailler une part. Au mieux étaient-ils potentiellement des aires de jeux formels destinées à l'expression de nos géniales subjectivités. Mais ce que 1995 mettait particulièrement en exergue était notre isolement, notre éloignement du réel des Autres, ceux destinés à vivre dans nos dessins. Nous ne parlions pas la même langue ; on nous en avait inculqué une autre. Nous manipulions des représentations, parfois charmantes mais le plus souvent incompréhensibles, ésotériques, aboutissant au plan, objet supérieur et vénéré de notre spécialité, le plus souvent (et c'est bien pratique) incompréhensible pour le non-initié. Il était donc urgent, nécessaire, de reconstruire un langage commun, *a minima* de repenser le contrôle de nos productions d'espaces non par le politique, le technocrate ou les lois du marché, mais bien par ceux qui allaient les vivre et plus particulièrement ceux qui, dans une certaine mesure, allaient y être condamnés.

Par chance, nous n'avons plus de légitimité. L'honnêteté veut que nous affrontions le vertige du précipice creusé par la corporation. En somme, enfin libres, n'avions-nous plus qu'à devenir souverains, habités de doute. Enfin délégitimés, sans doute était-il temps et nécessaire de repenser notre pratique libérée de l'attente. Revenir au fondement donc, chercher le premier geste, ce qui se passe quelques fractions de seconde avant l'architecture. Le boson de Higgs que cette crise rendait nécessaire. Il y a évidemment ici quelque chose de l'ordre du fondamentalisme, retourner au fondement, au « premier » de l'espace de l'homme ou d'une société pour ne pas être condamné à reproduire la construction d'un réel insatisfaisant. Cette recherche me semble commune à plusieurs groupes d'architectes « alternatifs », certains cherchant dans l'exercice ou la prouesse constructive ce geste premier de l'architecte. Nous prendrons pour notre part un autre chemin, celui d'interroger les mots ronronnants des faiseurs de ville. Un travail de mineur tachant de faire trembler ce qui fait avant tout socle ou justification : les représentations de l'espace. Voilà quelle a été notre recherche du boson de Higgs de l'architecture, une démarche itérative, tentant, par cent biais, de l'approcher ; tentant de l'entrevoir aussi derrière les mots de la ville qui le cachent : patrimoine, territoire, plan, carte, consultation, etc., autant d'écrans de fumée empêchant de voir ce qui pourtant craque. Notons que nous n'employons ici les termes d'architecture et de ville qu'à défaut, comme des termes approchants de ce que nous cherchons à questionner et fabriquer. Peut-être, comme l'affirmait le géographe Denis Retaillé, lors d'une conférence tenue à Échelle inconnue, ne vivons-nous qu'un moment de « l'aventure spatiale » qui voit de manière toute temporaire l'âge d'or de la ville face à la mobilité.

Au-delà, il s'agit bien de faire émerger d'autres villes, les invisibles, qui échappent au radar institutionnel, politique, urbain, etc., non pour les intégrer à la carte officielle mais bien pour en produire de nouvelles questionnant notre rapport à l'espace, découvrant de nouvelles dimensions. Produire avant tout, de nouvelles représentations, partagées par ceux qui les vivent. Des cartes uniques, devenant le document de référence d'établissement d'un projet. Mieux, le premier geste duquel émergera « naturellement » un projet (bâti ou non). Re-présenter donc sans discriminer la carte « utile » (qui serait utile à une institution pour diriger du projet politique par exemple) de la carte « inutile » ne reflétant que la subjectivité ou la co-subjectivité de ceux qui la produisent. L'idée n'est pas d'outiller le système mais bien, en toute modestie, de recréer la ville, le monde, et rendre compte de sa polyphonie. L'exercice cartographique est donc moins ici une manière de prendre possession du monde ou de le comprendre, qu'une tentative pour le co-naître et l'interroger. Ainsi, la démarche participative est moins la technique d'une potentialisation démocratique que la nécessité de s'associer des « chercheurs » que nous rencontrons dans les espaces critiques ou les espaces de crise de la ville. C'est leur expérience « d'aventuriers spatiaux » qui nous intéresse, la rencontre et la co-élaboration avec des témoins qui, par choix, culture ou nécessité, explorent les limites de l'habitable du territoire. Les espaces appelés « délaissés urbains » nous intéressent bien moins que les nouveaux sens que les délaissés donnent à l'urbain. Les projets d'architecture éphémère en particulier, qui ont tendu à rendre à la mode ces délaissés urbains (terrain-vague, dents creuses...), n'ont fait, nous semble-t-il, qu'identifier des réserves foncières sans programme, offrant une occupation potentielle et éphémère de ces espaces quelque peu encombrants pour le politique, conscient que la palissade n'est pas le meilleurs moyen de s'en départir.

Au-delà des contours de la ville nécessaire que dessinent les espaces de crise, ces espaces margi-

naux où les pauvres sont reclus ou trouvent refuge constituent l'antithèse de la ville officielle et la mettent en doute. Ils sont, par nature, avec ceux qui les vivent, l'espace du possible renouvellement véritable des concepts, à condition qu'on ne les considère pas comme une somme de besoins anthropologiques à satisfaire, mais bien comme des « far west » dont les habitants sont des pionniers. Car il faut aussi quitter la dictature généreuse des besoins et des usages (ce en quoi celle-ci tend à réduire les individus et les histoires collectives) pour entrer en anarchie poétique partagée. Il ne s'agit pas là, entendons-nous, de normaliser l'odieux, l'intolérable, l'invivable, mais bien de formuler conjointement du projet, là. Réhabiliter ces lieux, les ré-habiter ou les rendre habitables passe avant tout par la réhabilitation des individus qui les vivent comme porteurs potentiels de réponse, de poésie, de projet, de culture. C'est donc par la volonté de mettre en péril les représentations officielles en en produisant de nouvelles qu'il est nécessaire d'entamer cette quête. Le geste constructif en naîtra chargé de l'ensemble des sens de la carte et de ses légendes.

3 Carte/représentation

Dans le milieu artistique il est devenu coutumier d'associer l'exercice cartographique à celui d'état-major. La carte serait l'outil de la guerre, du conflit, repris des mains des « oppresseurs ». On peut s'étonner du tragique ou du triomphalisme d'une telle analyse alors que, pour l'essentiel, la production de cartes dans le secteur artistique (même marginal comme l'artivisme) n'est qu'une succession de cartes inopérantes en termes de lutte, de conflit ou de renversement des rapports de forces. Singeant le plus souvent les représentations du pouvoir, elles veulent, comme lui, faire croire à leur neutralité et à leur potentiel opératoire. Elles scandent, « ainsi est le monde » plus souvent encore, « ainsi est ce qu'on vous en cache ». Des cartes partant des présupposés « scientifiques » du pouvoir comme les outils d'une lutte qu'on ne veut voir advenir, préférant la conter. Ne nions pas cependant l'importance du récit, de la fable, du conte politique qu'elles pourraient porter. Même si ce récit vient souvent mourir sur la plage du centre d'art.

La carte alternative au pouvoir, peinte de son rouge, de son noir et de son vert, n'est souvent qu'une simagrée du pouvoir lui-même. Elle sacralise, en le répétant, son langage, surfe sur la mythologie de l'investigation (journalistique ou policière), le mythe d'un monde opaque dont il faudrait à toute force dévoiler les secrets, à nous cachés. Alors que, plus que jamais, nous vivons un monde d'une transparence crue qui ne s'effraie que de l'opacité que nous avons grand-peine à créer. Partant, ces tentatives posent comme point de départ notre statut de « manipulés » dont nous devrions nous libérer.

Une carte de campagne opérante consisterait moins à s'offusquer, à s'indigner de la marche du monde qu'à, très simplement, organiser les éléments disponibles et disparates permettant d'entrevoir tactiquement, réellement comment en reprendre le contrôle. Réseaux, richesses, points névralgiques. Alors oui, l'établissement d'un potentiel « contre état-major » serait possible et la carte son outil. Encore faudrait-il pour cela, s'entendre sur la guerre à mener et quitter la posture héroïque du dévoilement prométhéen. Il n'existe que deux alternatives, la carte d'état major, celle du combat, du renversement ici et maintenant, ou la « contre-carte » tentant, en même temps qu'elle s'élabore, d'inventer des territoires et de nouveaux langages. Cette dernière n'est pas une carte pour rien mais une carte qui tente de dire un autre monde, une carte surpassant d'emblée tout commentaire ou toute tentative de ressaisissement.

C'est du rapport au réel qu'il est ici question, des cartes qui ré-inventent le réel, l'espace, le territoire, la politique, qui réorganisent le monde autrement, permettant de le repenser. Sans singer ou contester avec les mêmes armes, les mêmes présupposés, les mêmes mots, les représentations officielles de nos espaces. Il ne s'agit pas, à la différence de la carte « d'investigation », de se constituer en contre-pouvoir. Celui-ci n'étant jamais qu'une instance de deal avec le pouvoir en place qui tend davantage au partage ou à la réorganisation de l'autorité qu'à sa disparition. Il n'y a pas de scoop (territorial) à dévoiler, pas même de carte supplémentaire à ajouter à la cartothèque aux mains de ceux qui nous dirigent et créent notre environnement, posant sur le sable gris de notre aquarium plantes et coraux en plastique. Plus encore qu'un potentiel opérationnel, consistant en la désignation de cibles en cas d'affrontement avec l'outil du plan de bataille (qu'en fait l'artivisme), la carte est un des espaces privilégiés de la guerre des représentations. Dictant « ceci est l'espace, le territoire », la carte —le cadastre en est une parmi d'autres— donne le « la ». Plus encore, elle donne le langage de l'intervention urbaine, architecturale ou policière. La carte vaut pour son effet de réel. Dès l'époque médiévale, le simple dessin du moine Jean posé quelque part sur le continent africain, mit en marche des armées vers la Palestine. La carte est avant tout le récit d'un monde, sa légende.

La raréfaction de la légende : ce qui est digne d'être conté a fait depuis longtemps place à ce qui est digne d'être compté ou mesuré. Par là, on assiste à

l'annulation du récit qu'une société se fait d'elle-même ou du moins tend à faire croire à son annulation. En somme, la disparition du récit au profit de la mesure. Le récit ferait place à la sainte mesure et sa supposée neutralité. Alors que celle-ci n'est qu'une des constituantes de la grammaire d'un récit positiviste.

La carte fascine certes mais surtout rassure : « le monde est fixe, comptable, maîtrisé ». Elle est l'outil du donneur d'ordre, de l'ordonnateur de paysage, du maintien de l'ordre aussi. Le monde est donc fixe, reste à le corriger, l'améliorer, à en modifier le trait, sur la carte d'abord. Ainsi, nul projet d'architecture ou d'urbanisme ne voit son esquisse à un moment posée, si ce n'est élaborée à même le plan du cadastre, image d'un réel supposé. Mais de quel réel la carte cadastrale est-elle l'expression ? Inventé et surtout systématisé par Napoléon Bonaparte, le cadastre est l'outil du calcul de l'impôt, la représentation de la propriété foncière. L'homme semble en être absent mais ceci n'est qu'apparence. La carte est aussi portrait, portrait d'une société de propriétaires ou d'ayants droit au sol, au logement comme fermiers ou locataires. Ainsi, le cadastre parle à la majorité. Il est la petite carte des petits rois en leurs domaines et de leurs vassaux. Il est l'héritier des grandes entreprises cartographiques des XVIIe et XVIIIe siècles quand, les souverains, obsédés par la surface de leur royaume, décidèrent d'en connaître la géométrie exacte. Pas moins que la cartographie médiévale, le cadastre (donné ici à titre d'exemple) et les cartes de manière générale restent le récit qu'une société ou plutôt qu'un groupe se fait de lui-même. Elle unit bien plus sûrement qu'un espéranto, un « nous » temporaire dans un récit et de là, un langage commun. La question reste alors ouverte et a des conséquences directes sur la grammaire de la représentation de l'espace : quel récit est digne d'être conté ? Celui des faiseurs de ville ? Celui des exclus de la fabrique de la ville et des représentations officielles ? La carte est un champ de bataille.

4 La carte n'est pas le monde mais un regard particulier porté sur lui

L'objectif du cartographe est-il de produire une image du monde, ou un monde à l'image de la carte ? En effet, la carte donne à voir une image du monde où rien n'échappe au regard, où est exclu tout lieu secret ou caché. C'est pourquoi la carte est totalisante, elle se charge de regrouper l'ensemble de toutes les données possibles en une représentation neutre, globale et exhaustive. La carte est donc le véhicule d'une certaine représentation ou idée du monde dans laquelle chaque groupe, chaque société, dicte ses propres codes qui traduisent de façon précise son orientation culturelle ou politique. La carte géographique n'est donc pas l'unique version correcte du monde mais une des versions possibles. Malgré son apparente objectivité, la carte est avant tout un regard particulier sur le monde, ce qui invite à relativiser la réalité cartographique. Pourtant, en retraçant tous les parcours effectués et en les organisant de façon claire selon un code compréhensible, la carte peut prétendre être un outil efficace pour reconstruire la réalité du monde représenté. Cependant, en rassemblant tous les chemins possibles, la carte banalise l'importance de chacun de ces itinéraires en une trace codifiée. La carte semble vouloir rassembler des éléments issus d'expériences d'origines disparates pour former un tableau du savoir géographique. Or sa neutralité apparente nous masque l'expérience des hommes par qui elle est née, et ne laisse pas non plus imaginer l'expérience des hommes qui l'utiliseront. Elle reste une image figée entre deux actions : faire la carte et utiliser la carte. Les descripteurs de parcours ont disparu ! D'un premier souci d'ordonner le désordre naturel et son hétérogénéité, la carte en vient à organiser et à donner l'ordre du monde. Pourtant la réalité est multiple. Actuellement, la représentation cartographique tend à n'être qu'une réduction arbitraire faisant de la ville une surface délimitée, par des signes arbitraires, des pleins et des vides, des noirs et des blancs : triomphe du trait, du compartimentage.

5 Nous sommes tous des arpenteurs

La carte de France telle qu'on la connaît est une réalisation récente. L'art cartographique n'est entré véritablement dans le domaine des sciences qu'avec la fondation de l'Académie des sciences par Colbert en 1666 et la mesure géométrique du territoire par l'abbé Picard et les Cassini à partir de 1668. C'est cette vision géométrique du territoire qui semble seule faire office de vérité. Cependant l'art cartographique est bien plus ancien et a existé sous différentes formes depuis l'Antiquité. Les cartes étaient, avant tout, des représentations du territoire mettant en forme une vision particulière de celui-ci. Vision souvent partiale d'un cartographe donnant à voir sa vérité de l'univers. Les cartes anciennes étaient, pour la plupart, signées par le cartographe ; par là il disait au public : "Voilà ce que je crois être juste, voilà ma vérité du territoire". Les cartes devenaient alors des objets de réflexion, des images à interpréter. Aujourd'hui, les cartes ne sont plus signées, elles veulent ainsi nous apparaître comme des vérités désincarnées. La suppression de la signature au bas de la planche est une manière de priver le cartographe de sa fonction d'interprète de l'univers. Or

c'est cette interprétation qui nous intéresse ici, la vérité du territoire que chacun d'entre nous peut forger. Ce que nous réfutons, c'est la dictature d'une vérité imposée du territoire, une compréhension de l'espace des hommes comme un ensemble de parcelles cadastrales, une représentation purement administrative où la propriété prend souvent plus d'importance que la nature profonde du lieu et ce que nous y avons vécu.

C'est dans cette brèche que notre projet prend naissance, brèche qui existe entre le territoire vécu et le territoire représenté. Parce que les cartes existantes sont des outils de gestion de l'espace national et planétaire (cadastre, cartes militaires, etc.), elles nous sont devenues étrangères, synonymes d'un territoire ou d'une ville subie sur laquelle nous n'avons plus prise. Parce que " dresser une carte, c'est exercer une sorte de pouvoir sur le territoire représenté ", c'est pour nous un moyen de nous le réapproprier par sa compréhension, de le co-naître, c'est-à-dire de naître avec. Parce que " la carte n'est pas le monde mais le regard que l'homme a un jour posé sur lui ", il nous paraît important de rendre ce pouvoir d'artiste et d'interprète à ceux qui désirent avec nous dresser leur vérité du territoire. Jusqu'au XVIIe siècle, la carte de France, à quelques exceptions près, n'existait qu'à l'état de cartes partielles dites particulières, c'est-à-dire des cartes de régions à des échelles différentes, impossibles à assembler, ne pouvant donc fournir de vues générales. En 1663-1664, Colbert projette de réunir les cartes existantes des provinces et généralités. Dans un mémoire adressé aux maîtres des requêtes, il les charge, pendant quatre ou cinq mois, « chacun dans leur département », de rechercher les cartes disponibles, de les vérifier, et, éventuellement, de les faire corriger par quelques « habiles personnes » ou de faire rédiger des mémoires que pourra recevoir Nicolas Sanson, « géographe ordinaire du roi pour le fait des cartes ». L'objectif de l'entreprise est administratif : les cartes devront porter les limites des quatre gouvernements, « ecclésiastique, militaire, de justice et de finance ». Un mémoire de 1665 –que Mireille Pastoureau attribue à Nicolas Sanson—fait écho au projet de Colbert. Son auteur propose de dresser une carte générale de la France complétée par les cartes des provinces portant les divisions administratives et faisant état de tout, « jusqu'aux plus petits hameaux et escarts, mesme des chasteaux et des fermes et maisons particulières seules et séparées et esloignées des parroisses ». Il n'est pas question d'envoyer systématiquement des hommes sur le terrain pour effectuer les levés et les mesures avec « une justesse entièrement germanique » car « la vie de cent hommes, pour ainsy dire, n'y suffiroit point ». Il faudra d'abord tirer parti des collections existantes, notamment de celles qui sont entre les mains du secrétaire d'État à la guerre, Michel Le Tellier, et solliciter ensuite le personnel administratif –les greffiers des différentes institutions—qui devra nommer correctement et situer les « lieux de leurs juridictions ». Si l'on veut absolument envoyer du personnel sur les lieux à cartographier, l'auteur du mémoire propose de substituer au « mesurage actuel dont on ne verroit jamais la fin quand on y employerait tout ce qu'il y a d'arpenteurs et de géomètres au monde », la technique de l' « araigne » que l'on pourrait mettre en œuvre dans chacun des chefs-lieux des élections ou autre ville considérable. L'informateur, situé en position centrale, reporterait sur un châssis préétabli, formé de cercles concentriques éloignés d'un quart de lieue les uns des autres, les points déterminés par l'orientation de la boussole et par les estimations des distances données par les habitants. Ces programmes reçoivent peu d'écho. Il faudra attendre les Cassini pour que la géographie de terrain remplace la géographie de cabinet dans laquelle excellent les Sanson. Les arpenteurs, insuffisants en nombre, ont des visions du territoire trop diversifiées pour être assemblées.

Or, nous sommes tous des arpenteurs ! Cette connaissance intime d'une ville, d'un territoire nous l'avons tous, c'est nous qui créons ce territoire, qui l'organisons autour de nous. " Nous sommes tous les centres de l'univers " alors que la carte se fait passer pour la vision de Dieu.

6 L'entreprise espagnole de Tomás López

Il en va des rois comme des petits propriétaires ou des politiques, l'obsession de compter, calculer la surface de sa parcelle, de ses territoires, de ses richesses. Ainsi le XVIIIe siècle vit en Europe une étrange compétition entre deux rois, deux cartographes. Compétition qui transforma fondamentalement nos lecture, perception et compréhension de l'espace. Nos deux rois, de France et d'Espagne, sans doute habités de la même obsession, désiraient avoir une idée précise de l'étendue et de la superficie de leur royaume. Chacun dépêcha alors une mission cartographique. En France ce sera la famille Cassini. Véritables pères de la cartographie moderne, les Cassini entreprirent sur quatre générations une longue et méticuleuse mesure du territoire. Grâce à la triangulation, ils obtinrent enfin une carte géométriquement juste sur laquelle les distances —et non les reliefs— pouvaient être précisément mesurées. Cette méthode cartographique deviendra mondiale, globale, la carte des Cassini sera suivie par une nouvelle

carte de France confiée aux militaires, la carte d'état-major, qui rendra compte des altitudes. Ce sont des cartes peu différentes que touristes comme professionnels du bâtiment et de la ville manipulent pour mettre en place voyage, attaque ou projet.

Parallèlement, dans le dernier quart du XVIIIe siècle, Don Tomás López, géographe du roi d'Espagne entreprend une grande enquête auprès de toutes les municipalités du royaume pour établir une carte générale de ce dernier (carte jusqu'alors inexistante). Il adresse un questionnaire à tous les curés leur demandant, de dessiner une carte, la plus précise possible, de leur paroisse dans un rayon de trois lieues autour du clocher, reprenant la méthode de l'araigne, utilisée en France pour de petites unités, celles des diocèses, qu'il put connaître lors d'un séjour à Paris. Pour la moitié, les correspondants de López restent impuissants à dessiner leur espace quotidien et se contentent de le décrire. Cependant, cinq cents d'entre eux répondent à sa demande, envoyant une somme extraordinaire de griffonnages, de schémas, ou de perspectives ; sortes de cartes intuitives, comme autant de manières possibles de représenter le territoire. Ces cartes disparates, conçues sans savoir cartographique, s'avèrent impossibles à assembler en un seul document. Don Tomas Lopez passa cependant sa vie à tenter cette opération impossible et mourut épuisé en 1802. Cette tentative n'ayant pu parvenir au résultat escompté par le roi, c'est-à-dire un document cartographique, outil de l'action politique, fiscale et de l'exercice du pouvoir, fut évidemment considérée comme un échec et ces prêtres, cartographes improvisés, ainsi que Don Tómas, furent oubliés par l'histoire officielle de la cartographie.

Or, quelle extraordinaire leçon nous donne cette expérience collective ! Don Tómas, commençant son enquête, est empli de tout son savoir et de ses préjugés de géographe. Il ne peut imaginer que le territoire puisse être représenté autrement que selon des conventions bien précises. Pire encore, et on imagine mieux sa stupeur, il ne peut concevoir que le territoire soit ressenti différemment que de manière scientifique. Les prêtres dessinant leur carte y ont mis ce qui leur paraissait important. Bien plus que l'espace paroissial lui-même, c'est le regard qu'ils portaient sur lui, c'est leur pratique de celui-ci qu'ils ont "cartographiée". Du haut de leur clocher, ils sont devenus les pivots de l'univers, sortes d'antennes recevant les informations et les retranscrivant par les lettres ou le dessin. Certains, hommes de lettre, n'ont pu réorganiser mentalement l'univers que par les mots, fabriquant quelque chose comme des tableaux calligraphiques. D'autres, bien que juchés sur leur clocher n'ont pu s'abstraire de leur vision habituelle du site à 1,60 m environ et ont essayé de concilier une vue en plan et une vision perspective. Ce dernier exemple est celui d'un homme d'église qui n'a pu s'empêcher de faire entrer son plan dans la foi, le présentant sous la forme d'un chrisme (une croix dans un cercle).

Dessinant leur terre, ces cinq cents prêtres ont dessiné bien davantage. Leurs cartes disent leurs centres d'intérêt, leurs individualités, leur back ground culturel, l'hétérogénéité d'un territoire fût-il national. Bref, répondant à la question " où je suis", c'est leur portrait qu'ils ont dessiné, leur intimité profonde, leur manière de voir le monde, de le pratiquer. Ces cartes inutiles à l'impôt ou à la guerre ont fait bien plus encore : elles ont donné un visage et une vie à des terres n'existant que sous forme de nom dans un registre d'État. Représentant avec autant de variété leur rapport au territoire, les prêtres ont fait plus qu'aucun cartographe officiel : ils ont donné au lieu une âme, ils l'ont habité.

Malgré le succès qu'a remporté la famille Cassini avec son invention de la cartographie moderne — géométriquement juste au demeurant —, nous ne connaissions rien du territoire hormis les représentations de celui-ci que l'exercice d'architecte fait manipuler : le plan, la carte. Parmi celles-ci, la plus exemplaire est celle par laquelle n'importe quel projet passe, et ce, souvent dès son élaboration -le noircissement des petits carrés du plan masse, marquant le « dépôt » du bâtiment sur la ville- : le cadastre. Plan inventé par Napoléon pour calculer l'impôt. La ville de l'impôt en somme quand (comme c'est souvent le cas pour le « bâtisseur ») la représentation se confond avec le réel.

Calculer, mais surtout mesurer reste visiblement aujourd'hui une priorité en cartographie, un fondement, sans doute, encore. Pour les géographes mêmes, le mesurable et sa représentation demeurent la pierre d'angle. Car, pour que la théorie soit validée, il est encore nécessaire qu'elle soit mesurable. Ainsi, un géographe se posait le problème de la représentation cartographique de la notion fondamentale de son travail : le mouvement, précisant que la possibilité de mesurer celui-ci était nécessaire pour en faire une donnée opérante dans la discipline. Cependant certaines écoles cartographiques (la France en connaît un bon nombre) semblent moins embarrassées et voient dans les nouvelles technologies la promesse et la chance de faire entrer dans la carte davantage encore de mesures et statistiques en particulier grâce à l'imagerie informatique et la possibilité de réaliser des cartes animées et images

3D. Ainsi se poursuit pour eux la quête ou l'utopie de la carte-monde. Nous nous garderons bien de juger la nécessité de la mesure ou son obsession pour profiter, comme d'une vigie, de l'espace flou ou du moins interstitiel voire « intersectionnel » que nous continuons de bâtir et dans lequel l'art nous sauve aussi de la statistique.

7 Exemples de travaux cartographiques

7.1 La question du « Où »

Le projet inaugural d'Échelle inconnue a commencé à une époque où il était impossible d'ouvrir une quelconque publication d''architecture, d'urbanisme ou de sociologie sans tomber sur le terme de territoire. Le spécialiste de la ville était alors sommé d'entrevoir l'espace à travers ce prisme, d'avoir des lectures territoriales de la ville, le zèle de certains sociologues les poussant même à comparer les campagnes de tags dans le métro parisien au marquage canin du territoire.

« Il n'existe du territoire que des représentations », du moins peut-on affirmer que les changements de nos espaces, les modifications souhaitables comme celles auxquelles nous nous opposons, sont en premier lieu, le plus souvent, des modifications portées aux représentations : un trait, un coup de gomme sur un plan. Parmi celles-ci, la plus exemplaire, celle par laquelle n'importe quel projet passe, et ce, souvent dès son élaboration, c'est le cadastre. Si on ne peut combattre l'aliénation par des moyens aliénés, il est de toute urgence de réinventer nos représentations, de les penser séparées de celles du pouvoir dans un ailleurs insaisissable. C'est pourquoi, pendant l'hiver 1998, nous avons commencé à dresser des cartes susceptibles de s'opposer à celles du cadastre, des cartes incarnées par des histoires collectives et personnelles. Des cartes « réalistes » quand d'autres dessinaient celles des anges de la contestation.

S'il en est de la ville comme de la philosophie ou des sciences, c'est depuis les espaces de crise que se repensent et se réinventent les concepts. Nous avons alors décidé d'interroger les absents de ces cartes de la propriété issues du cadastre, des personnes sans abris, pour entrevoir ce que d'ici, on pouvait encore entrevoir du territoire. Pendant deux ans, une fois par semaine, puis rapidement davantage, nous avons, avec eux, mis en place un atelier dans un centre d'hébergement. Au départ, trois questions : Où je suis ? Où j'étais ? Et où je serai ? Pour y répondre, des appareils photos jetables distribués aux participants pour photographier les lieux, réponses à ces questions. Puis commençait le lent travail d'atelier, sous-titrer les images, identifier ce qui y manquait, dessiner le hors-champ, photomontages, collages afin d'élaborer sous une forme complexe, la carte des réponses possibles, territoires-antithèses au territoire officiel.

L'un, dont les photos répétaient une même série de lieux différents mais aux mêmes fonctions (un espace où s'alcooliser, un lieu pour faire la manche, un autre pour se ravitailler, un dernier pour dormir), expliquait qu'il ne pouvait replacer ces lieux sur une carte car, depuis « la rue », la ville n'était plus de l'espace mais du temps, chaque lieu devenant la case d'un emploi du temps identique mais dont la spatialisation dépendait des conditions météorologiques (fig. 1). Ensemble, nous avons observé des portulans (cartes marines anciennes, davantage représentations du temps que de l'espace) dont nous nous sommes inspirés pour établir les cartes de l'époque où la ville était, pour lui, une maison.

Pour un autre, ancien ingénieur aéronautique que la maladie condamnait à la chambre, le territoire était devenu, grâce à un ingénieux système d'observatoire composé de couennes de jambon posées sur le rebord de sa fenêtre et de miroirs, l'ensemble des lieux de nidification des goélands sur les toits alentour (fig.2).

Un autre encore, répondait à « où j'étais ? » non par des cartes qui selon lui étaient peu pratiques quand on est routier, et ne reflétaient en rien son réel passé, mais par une série d'itinéraires, listes de noms de routes, de villes traversant l'Europe de part en part et prenant pour point de départ le centre de fret routier de l'agglomération. Sous sa dictée nous tracions, à la ville, des portes, de nous inconnues et invisibles ouvrant sur des régions lointaines.

Autant de cartes consignées dans un journal, qui, comme celles des prêtres, sont inutilisables dans une perspective positiviste ou politique et urbanistique classique mais susceptibles d'ouvrir, de faire voir et entendre des villes possibles, vivables, habitées comme l'étaient celles des cartes médiévales.

7.2 Le corps cartographié

"Tu sais, un tatouage, c'est pas n'importe quoi, c'est une pensée !". Voici la réponse que fit un des résidents à la proposition incongrue de travailler sur le tatouage comme carte à même le corps. Dans les semaines qui suivirent, des bras enluminés de volutes bleues se posaient sur une table couverte de papier blanc, sur laquelle s'inscrivait au feutre noir l'histoire qu'ils dictaient : " Algérie 1959, près de la frontière tunisienne, un trèfle à quatre feuilles tatoué

au noir de fumée, un porte-bonheur “, “ Algérie 1959, près de la frontière tunisienne, l’étoile du nord qui nous surveillait toutes les nuits (noir de fumée) “. Au fil des semaines, la collection s’agrandissait. Bientôt, treize bras, deux poignets, trois épaules et deux cuisses commençaient à dessiner une carte polyphonique des guerres (Indochine, Algérie, Liban…), des prisons (Bonne Nouvelle, Loos-lez-Lille, Dieppe, Laval…), de la rue (à Rouen, à Paris, à Laval…), du cirque, de la musique, des femmes… (fig. 3 & 4).

Travailler ici sur les tatouages signifie aussi quitter un cliché romantique, éviter de tomber dans une esthétisation du corps qui subit, du corps en souffrance. C’est prendre pour point de départ un acte volontaire, celui d’inscrire quelque chose dans sa chair, quelque chose aux antipodes du modèle choisi sur catalogue chez un tatoueur. Au-delà du symbolisme, c’est autre chose qui reste à jamais gravé dans la chair et qui fait sens : l’ami décédé qui n’a pas eu le temps de révéler la signification du tatouage qu’il a réalisé. Au travers de la technique, c’est aussi parfois le lieu même qui entre sous la peau : en prison, l’encre de chine étant interdite- le tatouage aussi d’ailleurs - le colorant est obtenu à partir de la fumée dégagée lors de la combustion du plastique des pieds de tabouret (par exemple), mélangée ensuite à de l’eau savonneuse.

Le rouge du cœur tatoué à la forteresse de Loos-lez-Lille a été obtenu en broyant une brique, brique avec laquelle les détenus devaient tous les matins ériger le mur qu’ils allaient démonter le soir venu. (fig.5). Le tatouage devient lui-même le lieu, passé et présent ; quelque chose de l’ordre du temps, d’aggadique, séjourne sous l’épiderme. À l’endroit du cœur rouge, sur la peau, c’est tous les jours que se monte et se démonte le mur de briques de la forteresse de Loos-lez-Lille.

Voilà pourquoi nous avons décidé cette prise d’assaut. Prise d’assaut ? Dépôt d’offrandes peut-être... qui, ce soir-là, devenait le lieu d’un hommage particulier au corps mis en spectacle. Il s’agissait simplement d’une nouvelle tentative pour faire sens dans la ville. Présenter, ici et ce soir, l’image du corps telle qu’elle s’élabore pour nous au fil du travail, c’était voir quelle réalité peut naître de la friction du corps cartographié et du corps de ballet.

Ces expériences cartographiques, nous les avons répétées, dans des cités périphériques avec de jeunes musulmans pour faire entendre le « malentendu » de leur espace de vie, dans un village altermondialiste pendant le contre-sommet du G8 à Évian pour donner à voir une urbanité éphémère, invisible, si ce n’est aux drones de l’armée qui le survolaient sans cesse pour en surveiller « les dangereux habitants ».

Nous les avons répétés avec des familles de Roms d’un bidonville détruit par la police dans la banlieue de Lyon pour éclairer les méthodes « d’urbanisme préventif étrangement passées de l’armée israélienne aux forces de l’ordre françaises ».

Chaque fois, le même constat, une autre ville existe dans la clandestinité du quotidien, une ville tue qui pourtant porte en elle ce qu’elle pourrait devenir. Autant de cartes tendant, nous l’espérons, à la souveraineté, impossible à ressaisir par les pouvoirs institués. Autant d’images de villes en lutte, déjà avec celle du cadastre.

8 Conter pour conclure

« Il n’avait bizarrement pas plu depuis plusieurs mois. Depuis que les préposés à la voirie et au nettoyage des rues s’étaient mis en grève. C’est sans doute pour cela que la carte dessinée à la craie sur le bitume du trottoir avait tenu. Au milieu, il y avait un petit renflement. Le goudron, sans doute poussé par une plante germant d’une obscure graine arrivée là on ne sait quand ni comment, se boursouflait, prêt à craquer. Des semaines plus tard on découvrit qu’il s’agissait d’un bâtiment qui poussait là, lentement. Il devint bientôt le refuge de tous ceux que la ville rejetait et qui, des mois auparavant, avaient entamé, sans doute par désœuvrement poétique le dessin de cette carte sur ce bout de trottoir. Les honnêtes citadins au courant de cet événement, que les plus bigots qualifiaient déjà de miracle, accoururent bientôt pour le constater de leurs yeux. Cela ne ressemblait en rien aux bâtiments qu’ils avaient coutume de longer dans la vieille et la nouvelle ville. D’autant que celui-ci n’en finissait plus de pousser, se ramifiant, se glissant dans les interstices, en créant de nouveaux, ainsi que des terrasses, des salles, des bains, des lieux de rassemblement. Au bout de quelques mois les citadins vinrent demander aux réfugiés de cette étrange plante de devenir leurs maires. Ceux-ci refusèrent poliment, et par courrier, envoyant à chacun d’entre eux un morceau de craie. Ils prirent cependant soin de n’en envoyer ni au maire, ni au préfet, ni aux architectes de la place.»

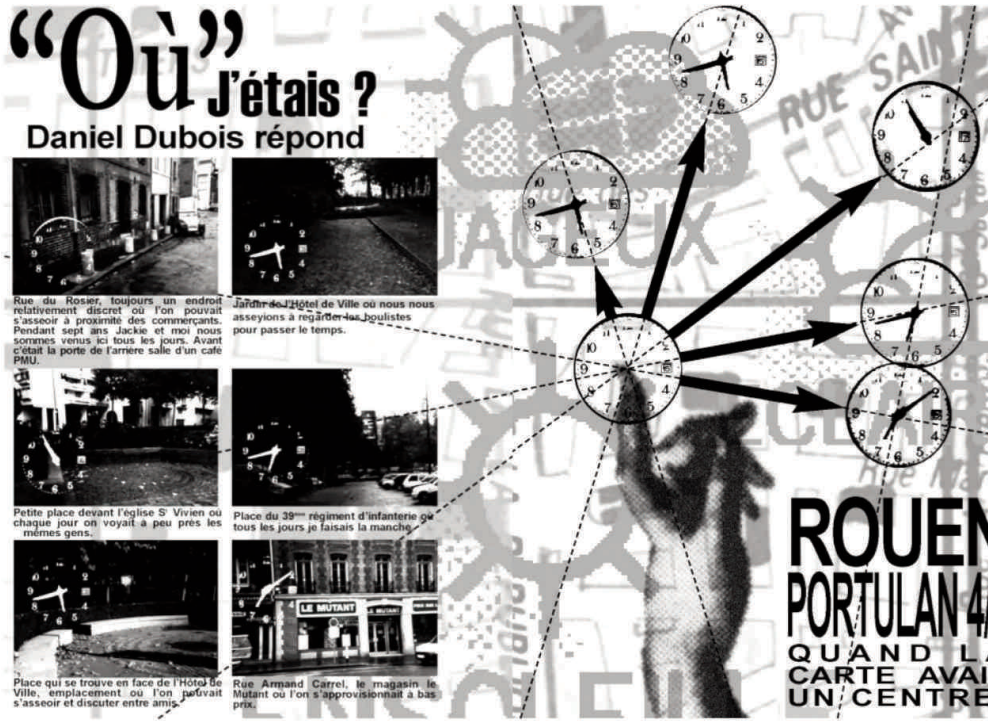

Figure 1 : Page centrale extraite du journal « Où » : carte du temps réalisée par Daniel Dubois

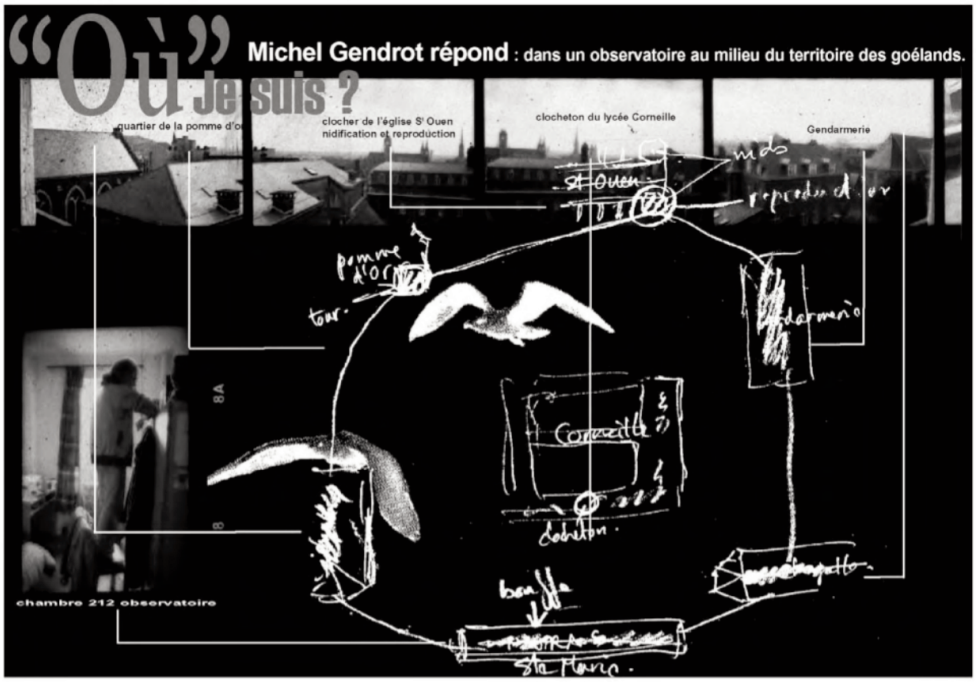

Figure 2 : Page centrale extraite du journal « Où » : carte du territoire des goélands par Michel Gendrot

Figure 3 : Vidéogramme : montage de la prise d'assaut du théâtre des Arts par les corps cartographiés

Figure 4 : Vidéogramme : prise d'assaut du théâtre des Arts par les corps cartographiés, rouge prison

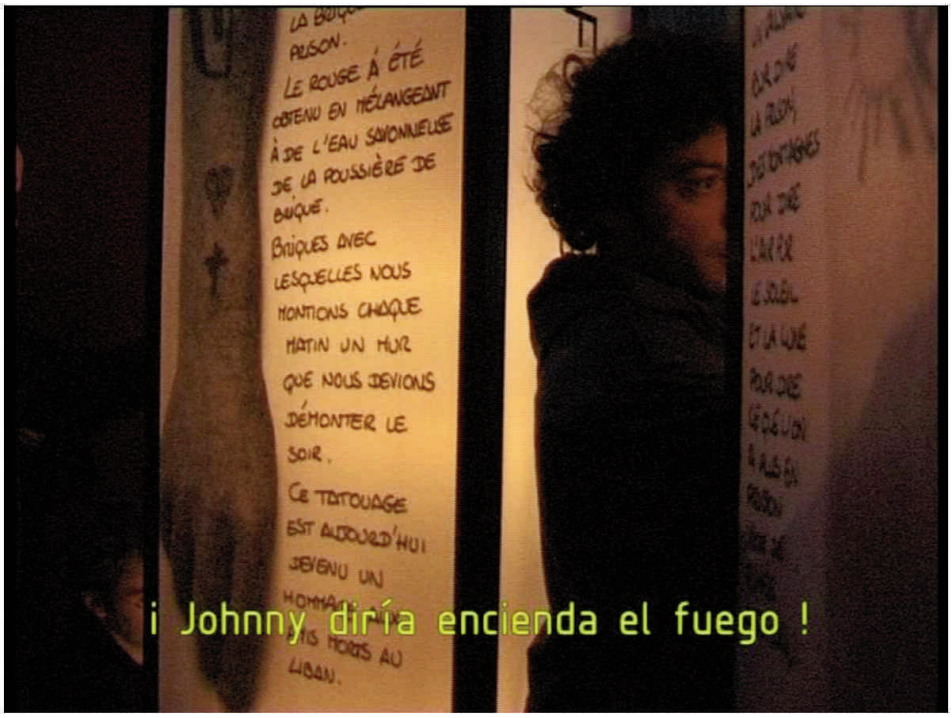

Figure 5 : Vidéogramme : prise d'assaut du théâtre des Arts par les corps cartographiés